

Ce matin, pendant que j'attaquais ma sixième tartine avant de me taper le chemin de l'école, mon père a dit comme ça entre deux gorgées de café qu'aujourd'hui, il avait 60 balais et que, compte tenu des statistiques – mon père, c'est un fan de la statistique –, il en avait encore au max pour une quinzaine d'années à ramer dans ce cirque où y n'avait jamais demandé à se produire. Moi, j'ai pensé qu'avec les doses de pinard qu'y s'enfile et ses poumons qui clapotent grave dans le goudron depuis des lustres, mon vieux, y reste d'un optimisme incorrigible. C'est d'ailleurs pour ça sans doute qu'une fois dissipées les euphoriques vapeurs de l'amour, il a continué sa vie durant à s'encombrer de ma vieille, pour le meilleur, et surtout pour le pire. À vue de nez, moi qui suis qu'un petit mec même pas pubère qui se la joue à l'instinct et, partant, qui consulte pas les statistiques, s'il tire encore 5 ans, y pourra dire qu'il a touché le gros lot. L'optimisme à tout crin, c'est ça qui l'aura brûlé à petit feu, mon père. À cinquante piges, y pensait toujours qu'y faisait de l'acné juvénile.

J'en étais là dans mes petits exercices prévisionnels quand Maman a crié de la cuisine, où elle passe sa vie à récurer on ne sait trop quoi, que M'dame de Burnette était là et que j'avais intérêt à faire fissa si j'avais pas envie qu'elle me plante là une fois de plus. Madame de Burnette, c'est la mère à Kevin, et c'est vrai qu'elle peut être vache, celle-là, sous des dehors maternants de bonne épouse BCBG qui ne se prend pas pour de la crotte parce qu'un jour, elle s'est mariée avec Frison de Burnette pour produire Kevin. Trois fois déjà qu'elle m'a fait le coup du

démarrage en trombe avec crissements de pneus comme les flics amerloques des séries alors que je m'pointais, un poil nonchalant, j'admets, mais motivé quand même pour grimper dans sa caisse. Et alors, faut voir comment Kevin, digne fils de sa mère, y s'marre à la lunette arrière en suggérant du majeur la pénétration anale. Putain ! À croire qu'elle le fait exprès de m'plaquer là sur le trottoir rien que pour satisfaire les pulsions sadiques de son ordure de petit Kevin chéri !

La maîtresse, une meuf peu avenante qu'on dirait qu'elle veut imiter une instit british et qui allume vraiment aucun fantasme, même chez nos camarades déjà soumis aux turbulences de la puberté, elle nous a dit que, ce matin, toute la classe irait voir une exposition de tableaux organisée au musée des Beaux-Arts par les édiles de notre ville. J'ai pas bien compris l'intérêt d'aller voir des tableaux, même si, qu'elle a précisé, c'étaient des chefs-d'œuvre exceptionnels comme on n'en verrait jamais qu'une fois dans notre vie. Chez moi, y a un tableau dans un cadre doré où on voit un cerf avec une croix brillante sur la tête et, à terre, un pauvre couillon qui se prosterne comme s'il avait des coliques ; ça s'appelle « La conversion de saint Hubert » ; et puis y en a un autre, dans la chambre de mes vieux, un qui montre une gonzesse en train de se laver les panards dans une source fraîche tout en tentant vicieusement de masquer sa nudité par des lambeaux de gaze qu'elle applique sur des nichons qui débordent. On a l'impression d'entrevoir des choses qu'on peut pas, et y faut dire que c'est beaucoup plus excitant. Les vieux l'avaient bien compris : y a de véritable plaisir que dans la transgression. Aujourd'hui, avec la libération sexuelle et l'étalage généralisé des anatomies, faut reconnaître qu'y a plus grand chose à transgresser. C'est ça que les spécialistes qui viennent pinailler à perte de vue à la télé qualifient sans doute de « perte de repères » chez

les jeunes. Mais ici, qu'elle a dit la maîtresse, y s'agissait d'un peintre qu'y en a qu'un comme ça dans tout le 20<sup>e</sup> siècle, un vrai génie, un Ibère qui s'appelait Pablo je ne sais comment, et rien qu'à dire son nom, y a ses yeux qui partaient dans tous les sens à la maîtresse. Elle en était presque belle.

Nous évidemment, on trouvait ça au poil, surtout parce qu'on n'allait pas devoir endurer quelques heures durant les vicissitudes inhérentes au dur apprentissage de matières souvent intéressantes certes, mais sans réelle utilité pour notre construction psychoaffective, notre aspiration désespérée au bonheur et surtout pour notre emploi futur vers lequel doivent tendre tous nos efforts parce que l'emploi, c'est le but suprême de notre vie, qu'y disent tous, les adultes, les profs, les édiles et les ministres. Et, si pour profiter de ce petit extra tout à fait inattendu qu'offre parfois l'existence, il fallait s'enfiler l'Ibère, eh bien, on se l'enfilerait.

Mais là, putain, quand on a vu ce qu'ils exposaient à nos regards encore noyés des brumes de l'innocence, on aurait carrément préféré rester à l'école, même si les murs de notre classe suintent de crasse vu qu'y a plus de sous pour les repeindre et qu'une classe, comme c'est pas une usine ou un bureau, ça échappe à la réglementation sur l'humanisation et l'embellissement des lieux de travail.

Faut vous imaginer plein de chefs-d'œuvre qui pendaient l'un à côté de l'autre sur des panneaux éclairés par des PROJOS. C'étaient des gribouillis aux couleurs passées que les parents de Pablo avaient sûrement dû conserver de l'époque où il était encore à la maternelle. Y s'étaient sans doute dit qu'un jour ou l'autre, on ne sait jamais, ça pourrait devenir des chefs-d'œuvre qu'on exposerait pour l'édification des peuples et ils les avaient rangés dans des

armoires. Manifestement Pablo, y savait pas bien dessiner et il avait de gros problèmes, surtout avec les tronches. Parfois, elles avaient deux tarins, un de face et un sur le côté avec un œil qui correspondait à chacun des pifs, comme chez les Martiens dans « La guerre des mondes » que mon vieux regarde chaque fois qu'y peut. Au début, c'était marrant et, à la longue, y fallait pas être très malin pour piger que, quand l'habile Ibère ne pouvait se décider sur un portrait de face ou de profil, y faisait tout simplement les deux en même temps. A moins que ça soit le client qui, fier de sa trombine, voulait de l'exhaustif, la face et le profil, comme les photos des gangsters recherchés dans les films amerloques. Mais deux tableaux, ça allait faire cher. Pas de problème, a dû dire l'Ibère, je vous fais le tout en un et pour un prix d'ami. C'était l'époque où on faisait encore du social. Je ne sais pas si le client était content du résultat, mais le fait est qu'y en avait plein des comme ça, au point qu'on finissait par voir tout brouillé. Moi qui suis facilement sujet à la conjonctivite, surtout quand mon vieux fume ses déchets de Havane, où y a plus de déchets que de Havane, j'avais les paupières qui picotaient grave. Et Shirley, elle a dû s'asseoir pour pas perdre l'équilibre. Shirley, c'est celle qui dessine le mieux dans la classe. Faut voir les portraits qu'elle fait de son chien. Purée ! C'est comme s'y vous regardait avec ses yeux larmoyants pour avoir un sucre et qu'on a envie de le caresser. J'espère que ça ne va pas lui donner des idées à Shirley de voir des chefs-d'œuvre comme ça qui peuvent que lui perturber sa saine vision de l'art. C'est comme ça qu'on étouffe vite fait les plus beaux dons dans l'œuf et qu'on assassine des Mozart, comme disait l'autre.

La maîtresse, t'aurais dit comme un setter à l'arrêt devant chaque chef-d'œuvre, en pâmoison, à deux doigts de la lévitation, question sans doute de prouver qu'elle au moins n'avait pas perdu ses repères en matière d'art. Pour

montrer sa bonne volonté et surtout sa soif de savoir, Ahmed, y s'mettait à côté d'elle et y faisait pivoter sa caboche dans tous les sens, cherchant l'angle d'attaque idéal soi-disant qu'y voulait débusquer la signification profonde de l'oeuvre. C'est vrai qu'Ahmed, c'est un mec et on l'aime bien, mais il a toujours été un peu lèche-cul. Y s'est même retourné pour regarder un chef-d'œuvre la tête en bas entre ses jambes écartées, comme quand on joue à saute-mouton. Et Kevin, il en a profité pour le pousser lâchement et Ahmed, y s'est péti la gueule sur les dalles. « Ahmed, fais pas l'idiot comme d'habitude ! », qu'elle a crié la maîtresse cruellement rappelée aux dures réalités de la pédagogie moderne. Ahmed, avec une bosse terrible sur le front qu'on aurait dit qu'y venait tout juste de sortir d'une toile à Pablo, il a dit qu'à son avis, le chef-d'œuvre en question était accroché à l'envers et la maîtresse lui a filé une torgnole. À juste titre. Faut quand même pas la prendre pour une ignare.

À la sortie, y avait une équipe de la télèche locale, celle qui passe que des trucs chiants, genre clebs écrasés, vieux qui crament dans des incendies parce qu'y couraient plus vite assez dans les escaliers et usines qui ferment avec ouvriers larmoyants comme le clebs à Shirley parce qu'y peuvent plus trimer et patrons qui expliquent plein de trémolos dans la voix que c'est vraiment un grand malheur mais, que voulez-vous, nous sommes dans une phase de fusions-concentrations-acquisitions liée à la mondialisation. Les gars de la télé, y z'étaient là rien que pour nous filmer et nous, on se demandait si une classe qui vient voir des chefs-d'œuvre, ça serait la même chose que des chiens qui se font ratatiner. Fallait voir la maîtresse comment qu'elle était flattée d'être interviewée comme un joueur de foot ou un ministre. Impressionnée aussi. De loin, on aurait dit une petite fille qui se dandinait en récitant un poème sur la scène quand c'est la fête des mères.

Le soir, ma mère a absolument voulu regarder l'émission pour apprécier mes performances télévisuelles, mais au montage, y n'avaient gardé que Kevin qui faisait le mariolle devant l'objectif. Sans doute que les monteurs avaient trouvé que la bête tronche à Kevin illustre bien la douce insouciance de l'enfance, celle qui fait pleurer les vieux, et même parfois des plus jeunes, chaque fois qu'ils y repensent. La maîtresse, cadrée en plan américain, elle a dit que nous étions tous enchantés de notre visite et que, vu notre saisie du monde encore très magique, nous étions forcément plus en symbiose avec Pablo que les adultes pleins d'a priori qui appliquent à la réalité une grille de lecture que plus rigide que ça tu meurs. Elle a dit aussi que la fréquentation des chefs-d'œuvre ne pouvait avoir que des effets bénéfiques sur notre construction psychoaffective et, partant, sur notre efficacité dans notre futur emploi. Maman, elle a rien compris et moi non plus.

S'ils voulaient savoir ce qu'on pensait, les gars de la télé, ils auraient quand même mieux fait de nous l'demander à nous, les intéressés au premier chef. Mais c'est vrai que la chef, la première et la seule, c'est la maîtresse, vu qu'en plus qu'elle sait causer à la télé, elle connaît vachement mieux que nous nos processus psychoaffectifs. Tout ça, c'est un peu à l'image de la démocratie en usage dans notre monde libre, qu'y dit Roberto : les politiciens que nos vieux élisent pour les représenter dans nos instances parlementaires, ce sont des premiers chefs aussi et y causent bien et y savent toujours mieux que leurs électeurs ce qui est bon pour eux, y disent que c'est des questions hautement techniques qu'y sont les seuls à entraver et qu'on doit donc leur faire confiance. Roberto, y dit que la démocratie, c'est du bidon et que tous les partis, y font tous la même chose pour enrichir encore plus ceux qu'ont déjà plein de pognon.

En matière de construction psychoaffective, y faut dire que ça fait longtemps que mon père a terminé sa carrière de bâtisseur. À mon avis, y serait même plutôt passé dans le secteur de la démolition industrielle. Ça fait bien dans les 5 ans maintenant qu'il a arrêté de trimarder dans les pneumatiques. Toute la journée ou toute la nuit, c'est selon, il se farcissait les vapeurs, le tintamarre infernal des presses et la puanteur de la gomme bouillante. Un truc de fou que Brigitte Bardot pousserait une gueulante si on s'avisait de l'imposer à des clébards. Surtout qu'en ce qui concerne précisément les pneumatiques, la formule du pneu increvable, elle dort depuis longtemps dans des tiroirs gardés militairement vu que le pneu increvable, ça serait mortel pour le marché. Où c'est qu'on irait-on donc si les automobilistes, y devaient plus jamais racheter de pneus ? Très mauvais pour l'Investissement, la Profitabilité et surtout pour l'Emploi. Roberto, y dit même que les industriels, y ne lancent jamais un nouveau truc sur le marché s'ils ne sont pas sûrs qu'il pétera dans des délais pas trop longs et comme ça, les pauvres connards de consommateurs que nous sommes, y sont obligés d'en racheter un nouveau vite fait. C'est ce qu'on appelle « programmer l'obsolescence de la marchandise » pour garantir les ventes, qu'il a précisé Ahmed. Ainsi, on doit tout le temps produire du neuf pour que le marché continue à tourner. Roberto, y dit aussi que c'est après les guerres, quand y faut tout reconstruire, que notre système socio-économique, qu'est forcément le meilleur du monde puisqu'il a écrabouillé l'autre, donne sa pleine mesure. Voyez les « Trente Glorieuses », qu'il a dit. Personne savait qui étaient ces glorieuses, mais on n'a pas osé moufter devant sa science. Et d'ailleurs, qu'il a ajouté, je trouve idiot d'attendre des guerres pour rebâtir ce qu'on a démoli et assurer ainsi la croissance du Produit Intérieur

Brut. Pourquoi donc qu'on raserait pas volontairement un quartier de nos belles villes tous les trimestres pour pouvoir le reconstruire le trimestre suivant ? Ca donnerait de l'investissement avec un return à deux chiffres aux actionnaires et plein d'emplois à tous ces ouvriers qui chialent quand y peuvent pas se casser le cul. Ca serait une manière de planification de l'initiative privée qui éviterait les surprises, les krachs et les récessions qui minent notre système libéral, qu'y prétend Roberto. Ce serait la même chose que la guerre, mais sans les dégâts collatéraux. Nous, on trouvait que c'était idiot de faire travailler les gens rien que pour faire des machins souvent inutiles et, en plus, qui cassent tout de suite rien que pour enrichir les actionnaires et faire travailler les gens, et on a pensé que, c'est vrai, le monde basé sur le travail et l'emploi, il était mal fait. D'ailleurs, qu'il a dit Abdou, si le travail était une bonne chose, y a longtemps qu'il aurait été accaparé par les riches.

Je disais donc que mon père, y devait travailler dans des conditions que le chien à Shirley aurait pas voulu le faire, même si on lui avait proposé un contrat à durée indéterminée, un treizième mois, des stock options et une assurance groupe. Pourtant, ces conditions inacceptables pour des clebs qui chient partout sur les trottoirs sont manifestement tolérables pour les hommes qui eux peuvent même pas pisser dans les caniveaux, surtout les femmes. A ce sujet, mon père, il a dit que les édiles avaient commandé une étude sur le terrain, ou plutôt sur le trottoir, de la commune, et que, sur 5 kilomètres d'un parcours choisi au hasard, les chercheurs avaient dénombré pas moins de 590 crottes de chiens (le rapport parlait de « déjections canines »). Y donnaient pas le poids total des matières recensées par les scientifiques, ni les cotes de l'étron canin moyen, mais ça faisait quand même une merde tous les 8,5 mètres.

Si les conditions les plus abominables sont jugées supportables pour l'homme, mais c'est valable pour les meufs aussi, c'est parce qu'il s'agit de travail, et le travail, qu'on nous répète tout le temps sans doute pour pas qu'on l'oublie, c'est la noblesse de l'homme. De toute façon, noblesse ou pas, c'est le seul moyen qu'avait trouvé mon père pour rapporter du fric à la maison. C'est ainsi qu'il gagnait sa vie, qu'y disait.

J'ai jamais bien compris qu'une vie devait « se gagner », surtout que, comme explique mon oncle qu'est un ancien soixante-huitard, la majorité des gars qui travaillent, y perdent leur vie à la gagner. Roberto, y dit qu'en mai 68, au moins les mecs, ils avaient pigé toute l'affaire et c'est pour ça qu'y se sont mis à balancer plein de pavés sur la tronche aux flics et après, les routes qu'étaient toutes dépavées, elles devenaient comme des plages dorées avec des coquillages et des méduses, et plus personne voulait rien faire sauf roupiller et s'accoupler parce qu'y disaient que plus y faisaient l'amour et plus y z'avaient envie de faire la révolution. Mon oncle, y disait ça aussi, mais sa bonne femme, elle s'est taillée et du coup, normal, comme y pouvait plus s'accoupler, y n'a plus eu envie de faire la révolution non plus. Y paraît qu'aujourd'hui, à Paris, le sable, ils l'ont mis sur les pavés. C'est vrai que c'est plus malin, ainsi, les gens, y doivent plus dépaver pour arriver au sable, et c'est pour ça que les flics, y se prennent plus de pavés dans la tronche.

Un homme qui travaille plus donc, non seulement y n'a plus de salaire, et ça c'est déjà la cata, mais plus grave, y perdrait sa noblesse et, comme y disent dans les livres, y se réalise plus et y menace la cohésion sociale. Et les rentiers, qu'y dit Ahmed ? Et les mecs dont la profession officielle, c'est d'être propriétaires ? Et les actionnaires

qui font que passer leur journée à guetter le moindre frémissement du Nasdaq ? Y font rien, et pourtant, on dit jamais qu'y se réalisent pas et qu'y menacent la cohésion sociale. Probable qu'y se réalisent par procuration en faisant trimer les autres, qu'il a avancé Abdou. C'est bien pour ça que nous, on pourrait se passer d'eux, qu'il a dit Roberto, alors qu'eux, y pourraient rien faire sans nous. Purin, ça, ça m'a paru puissant et du coup, j'en suis resté baba. Y faudra que Roberto m'explique tout ça plus en détail quand il aura le temps. Kevin, y n'était pas d'accord, il a dit que son père était directeur et que, s'il était pas là, tout le monde serait au chômage.

Mon père lui, y se réalisait donc dans l'odeur âcre de la gomme et un beau jour, il a perdu son boulot. Restructuration et restriction de personnel, qu'il a dit un matin en rentrant à la maison après sa nuit de boulot. Entre deux cuillérées de céréales agrémentées de pépites, j'ai demandé si c'était à cause qu'ils avaient commencé à fabriquer le pneu increvable. Y m'a regardé avec des yeux fatigués et il a dit avec une grande lassitude dans la voix que les usines fabriquaient trop de pneus et que pour les fourguer aux gars qu'en avaient besoin, elles devaient se battre comme des bêtes pour s'arracher des parts de marché. Et c'est celle qui fabrique ses pneus avec le moins de travailleurs qui gagne, qu'il a dit. Merde alors, ça c'est un drôle de jeu, que j'ai fait remarquer. C'est donc comme une guerre où pour gagner, on doit être le moins possible en quelque sorte, j'veux dire, de travailleurs. Juste, qu'il a dit. C'est pour ça que, pour que notre usine gagne la guerre, on a dû nous virer. Mais remarque qu'on n'est pas licencié, on n'est pas des chômeurs, on est simplement mis à la retraite anticipée avec un bon plan social. Les syndicats, y sont très contents parce que, comme y disent, y a pas de licenciement sec, et ça c'est le plus important : les statistiques de chômage, elles n'augmentent pas, même

si le nombre d'emplois diminue, et tout le monde est cool parce que ça veut dire que notre pays se porte bien et les autres pays, y sont jaloux, et les investisseurs, y veulent venir placer leur pognon chez nous pour qu'y rapporte, et tout ça crée de l'emploi.

Moi, j'y pigeais plus rien. Votre emploi, qu'j'y ai dit, vous l'avez perdu en espérant donc que ça allait attirer des investisseurs pour en recréer de nouveaux spécialement pour vous ? Et puis, pourquoi que tu causes de « ton » usine ? S'ils t'ont viré, c'est que c'était pas vraiment ton usine parce que je suppose que tu te serais pas viré toi-même par pure abnégation. Alors, qu'elle gagne la guerre ou pas, ton usine, qu'est-ce que ça peut te foutre puisque ce sera sans toi ? Et là, mon père y savait plus quoi répondre, j'voyais bien qu'il était vachement emmerdé par ce que j'appellerais modestement mes essais d'ironie socratique. Pourtant, c'est pas que je voulais lui faire de la peine.

Comme y n'avait plus de boulot et qu'y pouvait plus se réaliser, ni de jour ni de nuit, y s'est donc mis à picoler ferme, mon père, et à menacer vachement la cohésion sociale. Avec Maman qui travaille pas, j'veux dire professionnellement, ça a été coton de nouer les deux bouts, le bout de gras et le bout de chandelle. Mais heureusement j'ai jamais dû rogner sur mon bol alimentaire quotidien. Y faut dire que ma mère, c'est une gérante de première. Elle travaille pas, mais elle veille à tout, même au grain, elle fait la vaisselle, se tape la lessive, les repassages, paie les factures, le loyer et les impôts pendant que mon vieux picole en essayant de comprendre la vie et tout ça en rassemblant des statistiques. Moi, tous les jours, je profite de la monocoque de la mère à Kevin pour aller à l'école. L'entraide entre les familles, la solidarité de classe. « Y a pas de dérangement », qu'elle